

## Une entrevue avec Samian, poète du monde

Par Jean-Sébastien Ménard

**Samian est un rappeur, acteur, photographe, écrivain et artiste autochtone. Je l'ai rencontré dans le cadre de la campagne de valorisation de la langue française, *Le français s'affiche*.**

**Samian, est-ce que tu peux te présenter et parler de ton parcours ?**

J'ai commencé en musique il y a une quinzaine d'années. Je fais aussi du cinéma, de la photographie et des documentaires, mais j'ai l'impression d'être dans un parcours et non pas d'avoir parcouru quoi que ce soit.



Photo de Melika Dez

Peu importe ce que l'on entreprend dans la vie, ça reste toujours un parcours. Je n'ai pas toujours l'impression d'accomplir quelque chose, mais chaque chose que je fais est complémentaire à ce que j'ai envie de faire ou à ce que je fais déjà. J'aime me plonger dans différentes aventures.

**Chaque projet correspond à ce que tu as envie de dire, et cela, que ce soit de la poésie, de la photographie, du cinéma, du slam ou du rap. Cela prend une forme différente en fonction du message que tu veux passer, j'imagine.**

Oui.

**Tu es un artiste très engagé qui ose dénoncer différentes situations. Peux-tu nous parler de toi en tant qu'artiste engagé ?**

Je n'ai pas nécessairement l'impression d'être engagé dans l'art que j'ai envie de créer, mais je le suis dans la vie. On ne choisit pas de faire de la musique ou de la photographie engagée, comme on ne choisit pas de dénoncer certaines choses à travers l'art. Je pense que ça fait tout simplement partie de notre personnalité. Ça fait partie de qui l'on est. On ne devient pas un artiste engagé. On l'est ou on ne l'est pas et cela paraît à travers l'art. Ce n'est pas un choix. C'est quelque chose qu'on porte ou qu'on ne porte pas. Il y a une façon de dénoncer les choses. On ne s'engage pas que par une chanson ou en écrivant un statut Facebook. Il y a une façon d'aborder des sujets et d'essayer de trouver des solutions.

**Tu as déjà dit, en reprenant les mots de Gandhi, que si on veut du changement, il faut être le changement.**

J'aime beaucoup Gandhi. Il y a beaucoup de gens inspirants. Cette phrase s'applique à tellement de nations, dont aux Premiers Peuples de notre pays. Déjà, un Autochtone qui prend la parole publiquement, c'est un engagement. C'est automatiquement politique. D'être métis et d'avoir grandi dans une communauté autochtone, c'est toujours un combat. Souvent, j'ai même l'impression que je dois me battre deux fois plus fort qu'un autre pour probablement deux fois moins de résultats, mais, en même temps, il y a toujours une motivation derrière ça, une quête de justice, de reconnaissance, de dire aux populations québécoise et canadienne que les Premières Nations, nous sommes les racines de notre propre pays et que c'est important de revenir à nos racines et de renouer avec celles-ci.

Tout cela est à la base même de mon engagement. Quand tu as vécu et grandi dans une réserve, ça fait partie de toi. En termes de qualité de vie, le Canada est classé numéro 1 à l'échelle mondiale, alors que les réserves autochtones, dans le même pays, sont classées au 78<sup>e</sup> rang, dans le même palmarès. Dans les réserves autochtones, la qualité de vie est comparable à celle que l'on retrouve dans certains pays du tiers-monde ! Et on est au Canada et au Québec ! Les gens ne réalisent pas ça. Combien de gens ignorent que certaines communautés, dans des réserves, n'ont même pas accès à de l'électricité et à de l'eau potable ? C'est une réalité de chez nous et la plupart des gens l'ignorent et s'en « foutent ». Et ça se voit, mais ça fait partie de notre monde et mon engagement part de cette injustice-là. J'ai besoin d'en parler et de dénoncer ça.

**Tu as déjà dit, aussi, que les gens qui habitaient dans les réserves étaient des prisonniers politiques, que les réserves étaient des prisons à ciel ouvert et que c'était des échecs. Conseilles-tu aux gens de quitter les réserves ?**

Personnellement, j'ai fait le choix de quitter la réserve, mais je n'ai jamais dit à personne de le faire. Chacun est libre de faire son choix. Faire le choix de vivre dans une réserve, c'est accepter d'être un numéro aux yeux du gouvernement fédéral, c'est accepter d'être sous la tutelle du gouvernement et d'être un enfant de la reine d'Angleterre. Moi, je refuse ça. J'ai fait le choix de vivre à Sainte-Adèle et non de vivre dans une réserve.

Les réserves n'ont rien à voir avec nos terres ancestrales ni avec nos modes de vie traditionnels ni avec notre culture. Tout ce qui est mis dans une réserve autochtone n'a absolument rien à voir avec la culture et les traditions autochtones, bien au contraire. On demande aux communautés d'être sédentaires, alors que nous sommes des nomades. On parle ici d'un génocide toujours actif, alors pourquoi aller en plein dedans ? On peut aller à sens inverse, créer sa propre existence et exister.

Je n'aurais pas l'impression d'exister en vivant dans une réserve. J'aurais plus l'impression d'être un numéro qu'autre chose. Quelque part, lorsqu'on vit dans une réserve, c'est comme si on est un prisonnier politique. Il n'y a pas d'épanouissement possible. On ne fait pas partie des projets de développement de notre pays. Les réserves, dans la Loi sur les Indiens<sup>1</sup> — c'est écrit noir sur

---

<sup>1</sup> Voir <https://laws-lois.justice.gc.ca/fra/lois/i-5/>

blanc —, sont là pour isoler les Premières Nations de la civilisation. Au cours des cent dernières années, dans les pensionnats autochtones, le but était tout simplement de tuer l'Amérindien à l'intérieur de l'être humain. Pourquoi faudrait-il accepter ça ?

Les réserves, ce n'est pas là où j'ai envie d'aller. Ce n'est pas là où j'ai envie d'élever mes enfants. J'ai fait d'autres choix. J'ai fait mes choix. Après, si les gens de ma communauté et des Premiers Peuples veulent continuer à vivre dans une réserve, je peux aussi les comprendre puisqu'il y a toujours l'esprit communautaire qui est là. Ma famille vit encore dans une réserve. Tout le monde est à Pikogan, en Abitibi. Je vais les voir. Je continue d'être très proche d'eux. Quand on veut aller dans le bois, dans nos anciens territoires, on le fait, mais, personnellement, j'ai choisi de boycotter ce système. C'est un choix personnel. Chacun est libre de choisir. Je n'incite pas les gens à faire la même chose.

**En même temps, comment les gens qui vivent dans une réserve font-ils pour accepter cette situation ? Comment vivent-ils cela ?**

Je trouve ça triste et « plate » de voir que certaines personnes acceptent le statu quo en se disant qu'elles sont vouées à l'échec, vouées à vivre sous la tutelle du gouvernement. Pourquoi accepter ces choses ? Où est la dignité humaine ? Tu sais, ça ne fait que dix ans seulement que la Charte canadienne des droits et libertés<sup>2</sup> a été signée par les Premières Nations et elle n'est toujours pas appliquée... Je n'arrive pas à concevoir qu'on ferme encore les yeux sur ces réalités !

Les Premières Nations sont mal traitées. Le Canada est en crise face à ses Autochtones. Même James Anaya, un rapporteur spécial des Nations unies sur les droits des peuples autochtones, l'a affirmé dans son rapport quand il a terminé son mandat<sup>3</sup> à l'ONU. Son constat sur les droits des Autochtones a été dévastateur. Selon lui, « le Canada fait face à une crise en ce qui concerne les questions autochtones, et ce, malgré des années d'efforts pour surmonter les tensions et régler les problèmes sociaux. »<sup>4</sup>

On parle beaucoup de réconciliation<sup>5</sup> ces jours-ci, mais je me demande où elle est, cette réconciliation. Tant et aussi longtemps qu'on ne parlera pas des enjeux autochtones dans nos campagnes électorales, ça ne changera pas. Quand les Amérindiens veulent faire des choses, comme les Innus, sur la Côte-Nord, qui ont des projets avec des éoliennes, il y a toujours quelqu'un, comme Hydro-Québec, qui vient leur dire comment faire les choses... La Loi sur les Indiens est toujours en vigueur. Ça fait plus de 140 ans que ça dure, et cela, dans un pays qui a un peu plus de 150 ans. Le génocide<sup>6</sup> est encore actif à l'heure où l'on se parle ! Ça n'a pourtant pas

---

<sup>2</sup> Voir <https://laws-lois.justice.gc.ca/fra/const/page-15.html>

<sup>3</sup> Voir <https://www.ledevoir.com/societe/390067/peuples-autochtones-c-est-la-crise-au-canada-dit-le-rapporteur-special-de-l-onu>

<sup>4</sup> Voir <https://www.lapresse.ca/actualites/politique/politique-canadienne/201310/21/01-4702103-autochtones-le-canada-est-face-a-une-crise-dit-le-rapporteur-de-lonu.php>

<sup>5</sup> Voir <https://www.rcaanc-cirnac.gc.ca/fra/1400782178444/1529183710887>

<sup>6</sup> Pour entendre la chanson de Samian intitulée « Génocide », cliquez sur le lien suivant : <https://youtu.be/cYSTngC96H8>

sa place sur la planète où l'on vit ! Au Canada, on est ouvert à l'immigration et à la diversité. On essaie de montrer à tous que le Canada est un bon pays, qu'il est accueillant et qu'il fait bon y vivre. Paradoxalement, en même temps, on garde toujours les Premières Nations isolées. On cache l'histoire des Premières Nations. On l'enseigne à peine dans les écoles. D'une certaine façon, on cache la vérité !

Ça fait 5 ans que je fais des conférences dans les écoles et les jeunes ne sont pas informés de la situation. Ils ne connaissent pas l'histoire de leur pays. Je trouve ça triste. Je trouve ça particulier aussi de voir que beaucoup de nouveaux arrivants se questionnent sur les Premières Nations, veulent savoir où elles sont, comment elles vivent et que beaucoup de Canadiens et beaucoup de Québécois ne savent pas quoi leur répondre quand ils sont questionnés à ce propos, simplement parce qu'ils n'ont aucune idée des réponses ! C'est tragique !

Il manque un bout dans notre histoire et il manque toujours quelqu'un dans le débat. Sur la scène politique actuelle, on est encore en train de trancher entre les peuples anglophones et les peuples francophones. On oublie toujours les Amérindiens. Où est-elle la voix des Autochtones sur la scène politique, sociale et économique ? Comment peut-on développer le pays ensemble si on ne participe pas au débat ? Si on a le culot d'utiliser le mot « réconciliation », il faut mettre les Premiers Peuples au cœur du débat, il faut les inclure. C'est un espace nécessaire pour arriver à un réel vivre-ensemble.

**Peux-tu nous parler de l'importance de prendre la parole en tant qu'artiste et en tant qu'Autochtone ? Peux-tu nous parler, aussi, de l'importance de faire entendre la voix des Premiers Peuples et de l'importance de faire connaître les cultures et les langues autochtones, dont l'anishinabe<sup>7</sup> ?**

C'est important de se faire entendre. Chacun a une histoire à raconter, qu'il soit Autochtone ou non. On a des choses à apprendre les uns des autres. Quand on discute avec les autres, quand on écoute les autres, on apprend et, souvent, des préjugés tombent.

L'anishinabe, c'est une langue qui est parlée au Québec depuis plus de 8 000 ans. Ça ne fait pas que 400 ans qu'on est sur le territoire. En Colombie-Britannique, on a retrouvé des ossements datant de 13 000 ans. On parle du détroit de Béring et des premiers occupants de l'Amérique du Nord. Pourquoi ne nous intéressons-nous pas davantage à ça ?

L'autre jour, j'étais dans un avion entre le Québec et la France et, à côté de moi, il y avait un Québécois et une Française qui discutaient. Le Québécois expliquait à la Française qu'au Québec, on parlait le français et l'anglais. Je l'ai interrompu pour ajouter qu'au Québec, il y a aussi 11 langues autochtones qui sont parlées et, qu'au Canada, c'est plus de 700 dialectes autochtones différents qui sont parlés. Pourquoi est-ce qu'il ne savait pas ça ? Pourquoi n'enseigne-t-on pas ça aux gens dans les écoles ? Pourquoi ces langues ne sont-elles pas enseignées ?

---

<sup>7</sup> Pour en savoir plus sur cette langue, voir <http://www.anishinabestation.ca/langue/> et [http://www.native-languages.org/anishinabe\\_words.htm](http://www.native-languages.org/anishinabe_words.htm)

Quand je vais au Maroc et que je vois des Berbères ou quand je vais dans d'autres pays et que je rencontre des peuples autochtones, je me rends compte que c'est la même chose partout. La colonisation a fait des ravages partout et elle continue d'en faire.

Une fois, je suis allé en Nouvelle-Calédonie visiter les Kanaks et, comme je venais de remporter un prix pour la paix<sup>8</sup>, on m'a demandé de faire un discours. Or, en observant la situation du pays, je me suis rendu compte que c'était comme en Abitibi, où l'exploitation minière enrichit le Sud pour appauvrir les gens dans le Nord, sauf qu'eux, c'était avec le nickel. J'ai alors décidé de lire mon texte sur le Plan Nord<sup>9</sup> et de faire un lien entre la situation des Kanaks et celles des Amérindiens du Québec. Comme j'ai pris la défense des Kanaks et que j'ai dénoncé certaines choses qui étaient similaires entre eux et certaines communautés autochtones au Canada, j'ai été menacé d'être expulsé du pays. On m'a demandé de me taire en me disant que ce qu'on voulait, c'était que les « Kanaks » restent « gentils ». Chez les Kanaks, il y a une crainte de s'exprimer. Il y a une peur de certaines représailles de la part du gouvernement.

**Est-ce que cette crainte de prendre la parole, tu la ressens au Québec aussi ? As-tu déjà vécu des épisodes de censure ici ?**

Oui. Je pense que je suis le seul MC<sup>10</sup> à avoir rappé devant la reine d'Angleterre. C'était en 2011. Je faisais le show de la Saint-Jean-Baptiste à Québec et celui de la fête du Canada, à Ottawa, où le premier ministre de l'époque, Stephen Harper, et la reine d'Angleterre étaient présents. Harper n'avait pas encore signé la Charte canadienne des droits et libertés des Premières Nations et plusieurs faisaient pression pour qu'il la signe, dont Gilles Ducespe, qui m'a téléphoné pour m'inviter à prendre la parole et à dénoncer la situation, en me disant que le Bloc et le PQ allaient m'appuyer s'il m'arrivait quelque chose. Alors, en arrivant au spectacle de Québec, qui était télévisé, j'ai demandé au metteur en scène de me donner 30 secondes supplémentaires à la fin de ma chanson pour que je puisse prendre la parole et demander à Harper de signer la charte. Il me les a accordées et j'ai pu le faire, mais la semaine suivante, au spectacle d'Ottawa, alors que c'était le même metteur en scène et que j'ai fait la même demande, on m'a dit de ne pas prendre la parole. À la fin de ma chanson, je me suis quand même retourné vers Harper et j'ai commencé à m'adresser directement à lui, mais mon micro était coupé et on est venu me chercher pour sortir de la scène.

C'est important de prendre la parole et de dire les choses, même celles qu'on ne veut pas entendre. C'est nécessaire pour faire avancer les choses.

---

<sup>8</sup> Voir <http://www.artistespourlapaix.org/?p=9848>

<sup>9</sup> Voir <https://www.youtube.com/watch?v=PgKA7WcPZK0>

<sup>10</sup> Un « MC », dans le monde du rap, est un maître de cérémonie.

**Tu dis que la Charte canadienne des droits et libertés n'a été signée que très récemment dans l'histoire. Avant cela, les Amérindiens étaient exclus de cette charte ? Et la Loi sur les Indiens ne faisait rien en ce sens ?**

La Loi sur les Indiens, de 1876, a beaucoup évolué depuis sa première version. Elle évolue avec le temps. Il y a eu des changements majeurs en 1985 et d'autres en 2010, mais, au sens de la loi, elle fait toujours en sorte que les Amérindiens sont traités comme des mineurs. Il n'y a pas de dialogue d'adulte à adulte entre les Premières Nations et les politiciens canadiens. La loi fait que c'est comme ça. C'est comme une relation entre un enfant et son père.

**Et c'est encore comme ça ?**

Oui.

**C'est absurde.**

...

**Ta langue maternelle, est-ce l'anishinabe ?**

Non, c'est le français.

**Tu as appris l'anishinabe après avoir appris le français ?**

Mon arrière-grand-mère, qui est décédée il y a quelque temps, était nomade. Elle n'a pas appris le français. C'est ma grand-mère, lorsqu'elle est allée dans un pensionnat, à Saint-Marc, qui a appris le français. Les pensionnats autochtones, il y en avait des francophones et d'autres, chez les Cris, par exemple, anglophones. C'est pour cette raison que chaque communauté autochtone parle soit le français ou l'anglais. Ils ont appris la langue qui leur était enseignée dans le pensionnat où ils sont allés. Ma grand-mère, donc, après être allée dans un pensionnat francophone, a enseigné le français à ma mère et à notre famille. L'anishinabe, on le réapprend. Il faut le réapprendre. Il y a cette volonté de vouloir l'apprendre et de ne pas laisser mourir notre langue. Personnellement, je la réapprends avec ma grand-mère et avec des aînés du village de Pikogan qui ne sont pas tous allés dans les pensionnats.

Le système d'éducation fait en sorte qu'à l'école, on enseigne soit le français, soit l'anglais et non notre langue. Pourtant, dans plusieurs communautés, les enfants parlent l'atikamekw<sup>11</sup> ou l'innu-aimun<sup>12</sup> à la maison. Quand ils arrivent à l'école, ils font les deux ou trois premières années dans leur langue, puis ils passent au français. Ils accusent dès lors un certain retard. Le fait d'étudier en français et non dans leur langue les met en retard. Ils ont de la difficulté à suivre et beaucoup décrochent. Quand on pense à la situation économique qui règne dans les réserves et à la situation politique, disons que ce n'est pas une formule gagnante pour les garder longtemps à l'école.

---

<sup>11</sup> Voir <http://www.atikamekwsipi.com/fr/la-nation-atikamekw/fondements/langue>

<sup>12</sup> Voir <https://www.innu-aimun.ca/francais/>

Dans certaines communautés, il y a des cours de langues autochtones. Il y a le collège Kiona<sup>13</sup> aussi, à Odanak. Ça, c'est exceptionnel. Il existe depuis 2011 et c'est un exemple à suivre et duquel on devrait s'inspirer. Si on veut parler d'une vraie réconciliation, il faudrait avoir des cégeps comme ça à Montréal et à Québec.

### **Quelle est ta relation avec le français, qui est à la fois la langue du colonisateur et ta langue maternelle ?**

Le français, c'est une arme. Apprendre une langue coloniale comme ça, c'est une arme. C'est une façon de bien comprendre le monde.

Dans mon village, il y a neuf grandes familles. Ma famille, ce sont des McDougald. C'est à l'époque des postes de traite de la Baie d'Hudson qu'on est devenu des McDougald, parce que notre vrai nom, c'est Mandogan. Dans les documents écrits, c'est devenu McDougald et quand tu ne sais pas ce qui est écrit, tu ne peux pas le corriger...

La famille Ruperthouse, qui vient de la Terre de Rupert, a eu son nom à cette époque, c'est-à-dire au moment où la Compagnie de la Baie d'Hudson a instauré ses premiers postes de traite. Les Anglais demandaient aux Autochtones comment ils s'appelaient et eux, pensant qu'on leur demandait d'où ils venaient, répondaient en ce sens. Les Anglais les ont ainsi rebaptisés et on a gardé ces noms-là, qui ne sont pourtant pas les nôtres. Nos noms ont changé. Tout a changé.

Ma relation avec le français est quand même paradoxale. J'étudie en français, je lis en français, j'écris en français et je parle à mes fils en français, mais, en même temps, ma grand-mère, le premier mot qu'elle a dû apprendre en français, c'est le mot « toilette », parce que lorsqu'elle est arrivée au pensionnat, à l'âge de 9 ans, elle ne comprenait pas un mot en français. Et, si elle n'était pas capable de demander la permission d'aller aux toilettes — elle et tous les autres —, il fallait qu'elle fasse ses besoins dans ses culottes, devant tous les autres. C'était l'humiliation chaque fois. Ma grand-mère, la première chose qu'elle a apprise en français, c'est de demander la permission d'aller aux toilettes pour être capable d'arrêter de se faire humilier devant tout le monde. Quand tu sais que sa relation avec le français a d'abord été de cette nature, tu comprends que c'est complexe et que c'est à double tranchant.

Quant à mon arrière-grand-mère, qui est décédée en décembre 2017, elle n'a jamais voulu apprendre ni le français ni l'anglais. Elle comprenait un peu l'anglais parce qu'elle vivait dans les territoires cris, mais quand elle nous voyait, notre génération, parler français, sans qu'elle le dise, je voyais que ça lui faisait quelque chose. Elle voulait qu'on parle anishinabe. C'est ce qu'elle souhaitait. Elle nous parlait d'ailleurs dans cette langue, même si on lui répondait en français. C'était spécial. Quand tu prends conscience de cette drôle de relation, ça te fait réfléchir.

---

<sup>13</sup> Voir <http://kiuna-college.com/fra/>

**Toi, le fait d'avoir appris l'anishinabe, est-ce que ça a changé ton rapport à la langue française ? Est-ce que cela a changé ta façon de voir le français ?**

Non. Je trouve que le français est une super belle langue qui ouvre des portes partout dans le monde. La francophonie est partout sur la planète. Je trouve ça magnifique.

C'est sûr que je rêve de décoloniser le Canada. Je pense qu'il y a beaucoup de militants autochtones qui voudraient décoloniser le Canada, mais cela ne veut pas dire qu'on veut coloniser le français ou l'anglais. Ça ne se fera pas dans ce sens. On veut un réel vivre-ensemble. On veut qu'on apprenne les uns des autres. On veut marcher ensemble et être d'égal à égal. Avec la Loi sur les Indiens, on ne l'est pas. Une façon de décoloniser le Canada, ce serait, par exemple, d'enseigner l'innu-aimun sur la Côte-Nord. On enseigne bien l'espagnol et on a déjà enseigné le latin. Pourquoi n'enseignerait-on pas les langues autochtones ? Apprendre les langues autochtones, ce serait un retour aux sources du pays où l'on est né, du pays d'où l'on vient. En Abitibi, il faudrait ainsi enseigner la langue anishinabe dans les écoles publiques. Il faudrait aussi parler davantage des cultures de chaque territoire. C'est de cette façon qu'on pourra décoloniser le Canada, en se connaissant davantage, en tissant des liens entre les peuples et les communautés.

**Dans les cultures amérindiennes, la tradition orale est extrêmement importante. Depuis quelques années, il y a beaucoup d'écrivains autochtones qui prennent la parole, qui prennent la plume et qui écrivent. Toi, tu as d'abord pris la parole en faisant du slam, en chantant, puis tu as publié les textes de tes chansons dans un recueil intitulé *La plume d'aigle*<sup>14</sup>. Tu es passé, d'une certaine façon, de la tradition orale à l'écrit. Ce passage de l'oral à l'écrit, la société québécoise l'a aussi vécu, à une autre époque. C'est un passage important puisque les écrits laissent des traces. Est-ce que tu peux nous parler de l'importance d'écrire et de ton rapport à l'écriture ?**

J'ai besoin d'écrire. La culture, chez nous, a toujours été transmise de manière orale. Avec mon arrière-grand-mère, quand on allait dans le bois, on finissait la journée autour d'un feu et, là, je l'écoutais parler. Ce sont les meilleurs souvenirs que j'ai d'elle. Ma grand-mère, de son côté, c'était une « femme médecin ». Pour elle, la forêt, c'était une pharmacie. Quand on avait quoi que ce soit, quand j'étais jeune, elle partait dans le bois chercher des racines, de l'écorce et des plantes. Elle nous faisait des tisanes pour nous soigner. C'était dégueulasse au goût, mais ça te guérissait. Elle a refusé d'écrire tout ça. C'est la génération qui l'a suivie qui a commencé à écrire. Les professeurs ont commencé à écrire pour que les jeunes puissent avoir des dictionnaires, pour qu'ils puissent apprendre leur langue. On évolue. C'est normal.

C'est important d'écrire. C'est une des plus belles façons de s'exprimer. À l'oral, on ne parvient pas nécessairement à tout dire.

*La plume d'aigle* a deux sens. J'ai reçu quatre plumes d'aigle dans ma vie. Une plume d'aigle, c'est une arme à construction massive. C'est important de pouvoir prendre le temps de réfléchir et de bien poser ce qu'on a envie de dire. En ce sens, l'écriture a une grande importance dans ma vie.

---

<sup>14</sup> Samian, *La plume d'aigle*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2015.



### **Est-ce que pour écrire, tu te nourris beaucoup d'écrivains, de lectures ? Est-ce que tu es un grand lecteur ?**

Je me discipline pour lire au moins un livre par semaine. J'ai besoin de ça. J'ai besoin de lire. La lecture est arrivée tard dans ma vie. Quand j'étais plus jeune, j'avais plus de difficulté à m'asseoir et à me concentrer, mais aujourd'hui, cela fait partie de ma vie, cela fait partie de moi. C'est un besoin.

Il y a tellement de choses à apprendre. Et comme cela a déjà été dit, on n'est jamais seul avec un livre. C'est ce que j'essaie d'inculquer à mon fils. Si je passais mes journées devant une tablette ou devant mon cellulaire, c'est probablement ce que mon fils aurait envie de faire aussi. Je veux lui donner l'exemple. Le soir, quand il me voit lire, ça l'incite à lire.

Mon beau-père, qui est un ancien archéologue, m'a offert sa bibliothèque complète. J'ai un mur, dans le sous-sol, à la maison, qui est rempli de livres. Juste avec ça, j'ai des années de lecture devant moi.

Je trouve que c'est important de se nourrir de plusieurs façons. L'être humain a un côté psychologique, un côté physique, un côté émotionnel et un autre spirituel. Ce sont quatre aspects de ma vie que j'essaie de nourrir le plus sainement possible.

### **Est-ce qu'il y a des auteurs qui t'ont marqué davantage que d'autres ?**

J'aime beaucoup les biographies. En ce qui a trait aux auteurs, j'aime beaucoup Richard Wagamese, qui a écrit *Indian Horse*<sup>15</sup>. Paulo Coelho m'a aussi fasciné pendant un moment. Après quatre ou cinq livres, tu t'aperçois toutefois qu'il écrit toujours la même chose...

Ce que j'aime beaucoup, ce sont les livres de photographies, comme ceux de Steve McCurry<sup>16</sup>, ceux de Sebastiao Salgado<sup>17</sup> et ceux d'Edward S. Curtis<sup>18</sup>. Je peux replonger plusieurs fois dans leurs livres.

J'aime beaucoup Alex Caine<sup>19</sup> aussi. Dans son dernier livre, *Le peuple brisé*<sup>20</sup>, il a essayé d'infiltrer les gangs de rue autochtones. Par sa vie — Caine était un infiltrateur — et par sa façon d'écrire, il me touche énormément.

---

<sup>15</sup> Voir <https://www.indianhorse.ca/en/book>

<sup>16</sup> Voir <https://www.stevemccurry.com>

<sup>17</sup> Voir <https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-1ere-partie/sebastiao-salgado-photographe-ecologiste-et-humaniste>

<sup>18</sup> Voir <https://edwardscurtis.com>

<sup>19</sup> Voir <http://www.editions-homme.com/alex-caine/auteur/cain1006>

<sup>20</sup> Alex Caine et François Perrault, *Le peuple brisé : la disparition de femmes autochtones, une enquête sur la Mafia amérindienne*, Montréal, Hugo et Cie, 2017.

Victor Hugo est un autre écrivain que j'admire. Quand tu te plonges dans *Les Misérables*<sup>21</sup>, c'est vraiment spécial.

Il y en a tellement ! Il y a tellement de livres, de disques et de films que j'aime ! Mais il n'y a pas un auteur en particulier, il y en a plusieurs. C'est un mélange de tout qui me transporte.

**Tu dis que tu as reçu quatre plumes d'aigle. Est-ce que tu peux nous parler de cela ? Quelle est la signification d'une plume d'aigle ? Comment reçoit-on une plume d'aigle et qui la donne ?**

À mon âge, c'est très rare d'avoir reçu des plumes d'aigle. Ce sont souvent des aînés des communautés, qui représentent une forme de courage ou de respect, qui en donnent. Souvent, cela arrive quand tu as accompli quelque chose de grand dans ta vie. Pour moi, c'est arrivé dans quatre communautés différentes. Il y a quatre aînés différents qui m'en ont offert une. Lors d'un spectacle de la Saint-Jean-Baptiste auquel j'ai participé, au parc Maisonneuve, j'en ai porté deux, à une ceinture. Après cela, je les ai données à ma mère, après les avoir rangées dans un livre, et ma mère a perdu le livre. Alors, pour continuer à les avoir, je me les suis fait tatouer. Mes deux autres plumes sont à la maison. C'est une belle marque de respect, mais je pense qu'elles vont circuler. Je vais les offrir à d'autres personnes qui vont les mériter.

Quand j'ai lancé mon premier album, dans ma communauté, j'ai aussi reçu un capteur de rêves avec un panache de caribou qui est très grand. C'est un énorme cadeau parce que l'autre moitié du panache a été offerte au Grand Chef. Quand j'ai tourné *Hochelaga, terre des âmes*<sup>22</sup>, avec François Girard, ce grand poète de l'image et de la musique, je lui ai offert en le remerciant de m'avoir fait rêver.

J'ai reçu de beaux cadeaux dans ma vie et je veux qu'ils circulent. Je veux les redonner à des personnes significatives dans ma vie. C'est important.

**Tu as participé à une série sur la crise du fentanyl<sup>23</sup>. Peux-tu nous parler de ce projet ?**

Cette série, on l'a tournée pendant quatre mois, quatre mois à faire de l'insomnie et à rencontrer des cas extrêmement difficiles. Il y a six épisodes sur cette crise. J'ai embarqué dans ce projet à cause de mon père, que j'ai retrouvé itinérant<sup>24</sup> à Montréal, avant qu'il ne meure. Mon père était itinérant, mais il était surtout malade. Il était toxicomane et alcoolique. Toute ma vie, j'ai voulu mettre ça de côté et, deux ans avant sa mort, alors que je m'en allais à une réunion de travail, je l'ai rencontré au coin d'une rue. Ça faisait quelques années que je ne l'avais pas vu. On est allé prendre un café et, ensuite, je l'ai revu.

Au cours des deux années qui ont suivi, j'ai tellement appris de choses sur le pardon. J'ai accepté sa maladie. J'ai compris que ce n'était pas un choix pour lui de se retrouver dans la rue. La série

---

<sup>21</sup> Victor Hugo, *Les Misérables*, Paris, 1862.

<sup>22</sup> Voir [https://elephantcinema.quebec/films/hochelaga-terre-des-ames\\_85643/](https://elephantcinema.quebec/films/hochelaga-terre-des-ames_85643/)

<sup>23</sup> Voir <http://tv.moietcie.ca/documentaires/fentanyllamenace/concept>

<sup>24</sup> Sur son album *Le messenger* (2019), Samian dédie la pièce « L'itinérant » à son père.

ne porte pas sur l'itinérance, mais mon père me racontait beaucoup comment c'était quand lui était dans la rue et qu'il consommait, quand il avait des problèmes de dépendance.

Cinq ans après sa mort, on m'a offert de participer à ce projet où j'ai l'impression d'avoir été chercher des images de ce que lui m'avait raconté dans les derniers moments de sa vie. D'aller rencontrer ces gens-là et de voir quel était leur mode de vie au quotidien, ça me permettait de mettre plein d'images sur toutes les histoires que mon père m'avait racontées. Grâce à ça, j'ai peut-être réussi à tourner une page de ma vie et à faire face à cette réalité.

Souvent, on dit que ça prend cinq ans pour faire un deuil. Il n'y a rien qui arrive pour rien. J'ai participé à ce projet en étant le plus près possible de mes émotions. Je n'ai pas essayé de mettre un masque ou d'être plus dur que je le suis. Je me suis mis à nu et j'ai rencontré ces gens. Il y a des rencontres qui changent des vies et, parmi toutes les rencontres que j'ai faites dans le cadre de ce projet, il y en a qui m'ont beaucoup marqué.

C'est une série qui est nécessaire pour faire de la prévention et pour comprendre ce qu'est cette crise. On connaît le mot « fentanyl », mais quand les médias en parlent, c'est souvent en surface. Avec ce projet, on a pu aller en profondeur et avoir des témoignages de gens qui gravitent autour de cette crise : des policiers, des intervenants, des ambulanciers, des pharmaciens, des prostituées, des consommateurs et des revendeurs.

De plus, c'est important de savoir qu'il y a beaucoup de gens qui n'ont jamais consommé quoi que ce soit dans leur vie, comme des sportifs, qui, après avoir subi une blessure et s'être fait prescrire de la morphine pour soulager leur douleur, en ont consommé, du fentanyl, parce que leur prescription de morphine ne pouvait plus être renouvelée et qu'ils avaient développé une dépendance aux opioïdes. Ces gens-là se retrouvent devant des vides incroyables. Ils s'inscrivent à des programmes de méthadone pour vaincre leur dépendance aux opioïdes, puis ils se retrouvent sur des listes d'attente qui n'en finissent plus. Et plus l'attente s'éternise, plus ils se tournent vers le marché noir pour se procurer de la morphine ou de l'héroïne et là, malgré eux, ils vont peut-être consommer du fentanyl et peut-être mourir d'une surdose. C'est tragique. Je pense qu'il faut se questionner sur le rôle des compagnies pharmaceutiques dans ce problème-là, dans cette crise-là.

**Quand tu fais des conférences dans les écoles, tu as déjà dit que tu posais deux questions aux jeunes. Ces questions, je vais te les poser à mon tour. Samian, quels sont tes rêves et quelles sont tes plus grandes peurs ?**

Je pose toujours ces questions aux jeunes pour savoir qui ils sont. Il faut savoir qui on est avant de savoir ce qu'on veut faire dans la vie. Or, à l'école, on te parle de ce que tu vas faire dans la vie...

Mon plus grand rêve, c'est de faire les volontés de Dieu, d'être là où je dois être, d'être là où l'on m'appelle. C'est ce que je demande à Dieu chaque jour : « Guide-moi aujourd'hui, parce que je ne sais pas où je vais. » C'est mon plus grand rêve et je me le bâtis quotidiennement. Je veux être présent, ici et maintenant. C'est un bonheur qu'on construit soi-même.

Ma plus grande peur reste de parler en public et de monter sur scène. Ça fait quinze ans que je fais ça et c'est ce qui me fait le plus peur au monde. C'est paradoxal d'avoir cette crainte, parce que monter sur scène et parler en public, c'est mon métier. Ça ne paraît peut-être pas, parce que tout ça se passe en dedans, mais ça me fait vraiment peur. J'en fais des cauchemars. À certains moments, pendant ma carrière, j'ai dû prendre des pauses, m'arrêter. J'ai fait plusieurs crises d'angoisse. À un moment, le stress était si intense que c'est mon corps qui a lâché. On m'a alors invité à consulter un psychologue pour avoir de l'aide. Quand j'ai réussi à découvrir quelle était cette peur — celle de monter sur scène — et à mieux la comprendre, j'ai réussi à m'en servir pour réaliser mes plus grands rêves.

Aujourd'hui, quand je monte sur scène, je connais ma peur. Je ne choisis pas de la nourrir, mais de la surpasser après l'avoir identifiée. Cela m'emmène là où je dois être et ça m'aide.

C'est pour ça que, lors des conférences, je pose ces questions aux jeunes et, ce faisant, je leur demande s'ils ont déjà fait ça, se poser des questions et s'écouter. Je les interroge à savoir s'ils se connaissent vraiment eux-mêmes et c'est surprenant ce qui sort de cet exercice.

**Si l'on veut davantage découvrir les cultures autochtones et tisser des liens avec les communautés, quel conseil donnerais-tu aux gens ?**

Allez-y ! Allez dans les réserves ! Il y en a cinquante-deux au Québec. Il y a onze nations. Allez parler aux gens ! Allez leur dire bonjour ! Une réserve, ce n'est pas un zoo. Les gens sont accueillants. Il y a des musées, des boutiques d'artisanat et des restaurants. Il y a des pow-wow<sup>25</sup> qui existent. Il y a une richesse culturelle extrêmement forte. Dans chaque région, il y a des communautés autochtones. Allez à leur rencontre ! Allez goûter à la nourriture traditionnelle, allez parler aux gens ! C'est la meilleure façon de tisser des liens. Allez vous promener ! C'est la meilleure façon d'apprendre sur le monde et sur les gens. Il faut le faire avec les Premières Nations du Québec et du Canada. Il faut s'ouvrir aux autres et au monde.

Entrevue réalisée à l'École nationale d'aérotechnique, le 7 novembre 2018.

---

<sup>25</sup> Voir <https://www.tourismeautochtone.com/edito-vivez-les-pow-wow/>